

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

## LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VII

LA REBELLION.

(Suite.)

En ce moment, un cri d'étonnement s'échappa de la poitrine d'un vieux matelot ; il montra du doigt en tremblant l'horizon de la mer et s'écria :

— Capitaine, voyez ! voyez la-bas au sud-ouest !

— Ne détournez pas les yeux de ces furieux ; commanda le capitaine à ses hommes.

Il dirigea rapidement sa lunette d'approche vers le point de l'horizon désigné, et poussa également une exclamation de joie ; il agita son chapeau en l'air, et cria d'une voix qu'on entendit distinctement aux deux extrémités du navire :

— Hourra ! hourra ! délivrance ! Dieu nous envoie de l'eau..., de l'eau et du vent !

A ces mots, un sourire étrange et convulsif détendit les traits des passagers, comme s'ils venaient d'être subitement atteints de folie ; mais les couteaux disparurent, les leviers retombèrent sur le pont ; on pleura, on dansa, on embrassa les matelots, qui s'étaient rapprochés et montraient à tous avec transport un petit nuage noir qui s'était levé sur l'horizon et qui grandissait avec rapidité. A la certitude de cette délivrance inespérée, un grand nombre se jetèrent à genoux et levèrent les mains vers le ciel en signe de reconnaissance.

L'heureuse nouvelle se répandit instantanément jusqu'au fond du navire. Les malades même, ceux que la mort tenait déjà embrassés, semblaient s'éveiller à une vie nouvelle et imploraient l'aide de leurs amis pour être conduits sur le pont. Il pleuvait, disait-on. Etre mouillé ! sentir ruisseler l'eau fraîche du ciel sur tous ses membres ! aspirer un air humide ! quelle jouissance ! quel bonheur !

Jean Creps fut porté sur le pont par Victor et Donat. Des larmes d'espérance et de joie coulaient sur ses joues pâles, pendant qu'il tenait les yeux fixés sur le nuage noir, qui, pareil à un messager du Seigneur, allait apporter à ces pauvres créatures délaissées la santé et l'apaisement.

Les passagers continuaient à regarder d'un œil étincelant et avide. Leurs cœurs battaient, leurs nerfs frémissaient, ils avaient tout oublié, même la soif, pour contempler ce phénomène céleste qui se déployait avec une merveilleuse rapidité au-dessus de l'horizon. Au premier moment, ils n'avaient distingué qu'un petit nuage noir ; mais ce petit nuage, comme s'il eût été animé par une irrésistible puissance d'attraction, paraissait réunir dans son sein toutes les vapeurs de l'air et grandissait à vue d'œil, jusqu'à ce qu'enfin il couvrit comme un mur sombre toute la partie sud du ciel.

Pendant que l'attention générale était fixée

sur ce seul point, que tous avaient perdu tout autre sentiment que celui d'une délivrance prochaine, le capitaine donnait des ordres afin de tout apprêter pour recueillir l'eau de pluie. Les voiles disponibles furent tendues sur le pont ; des barils, des seaux et des cuves furent placés aux coins où la pente naturelle devait conduire l'eau.

A peine les premiers apprêts étaient-ils terminés, que la partie du ciel qui était restée claire jusque-là se remplit d'un brouillard épais et qui devint de plus en plus opaque ; le soleil était pâle et sa lumière verdâtre ; et bientôt on se trouva dans une complète obscurité.

Alors, un gigantesque serpent de feu jaillit du sein de l'immense nuage noir, et l'Océan frémit sous un épouvantable coup de tonnerre. Le signal était donné ! Des éclairs serpentaient sans relâche dans l'espace ; l'eau retentissait comme si dix armées invisibles se battaient avec une artillerie infernale ; mais les écluses du ciel s'entr'ouvrirent et des torrents d'eau tombèrent avec fracas sur le pont du *Jonas*.

Quelle joie ! quelle agitation ! Comme les pauvres passagers pouvaient boire maintenant, se rafraîchir, sentir couler sur leurs corps embrasés l'eau fraîche, pareille à un baume bienfaisant !

Jean lui-même, Jean le malade, l'épuisé embrassait ses deux amis et s'écriait avec enthousiasme :

— Dieu soit loué ! je me sens revivre ! je ne mourrai pas !

La tempête dura deux heures. Le tonnerre grondait effroyablement et faisait trembler le ciel et la mer ; les éclairs enveloppaient le *Jonas* d'une lumière aveuglante : parfois, les vents dechainés faisaient tourner le navire sur lui-même comme une toupie et le menaçaient de le faire sombrer ; mais tout cela n'était rien, en comparaison de la joie d'avoir de l'eau et de sentir entrer dans ses poumons un air humide et frais. Les peureux même riaient et battaient des mains au milieu de l'orage et des éclairs.

Lorsque la tempête s'apaisa enfin, le vent continua à souffler avec une force suffisante, et, par bonheur, il avait pris une direction favorable au voyage des chercheurs d'or. Le capitaine fit ajouter autant de voiles que possible : le *Jonas* se pencha sur le côté et s'élança en avant comme une flèche, au bruit des hourras joyeux de tous les passagers.

IX

L'ARRIVÉE

Le navire, comme s'il eût voulu rattraper le temps perdu, marcha avec une telle rapidité, que, quelques jours plus tard, il se trouvait à la hauteur du Brésil. Deux malades succombèrent encore, les autres guérirent rapidement ou furent bientôt hors de tout danger.

Les souffrances endurées étaient oubliées. Déjà les passagers commençaient à soupirer de nouveau après l'or de la Californie. On était gai, on causait des mines, des trésors qu'on y amasserait, et de ce qu'on en ferait après le retour au pays natal.

Jean Creps, quoique encore un peu faible, était tout à fait rétabli de sa maladie. Il ne savait pas, sans doute, quel jugement sévère il

avait prononcé pendant son délire contre ce voyage ; car la vie qui lui était revenue avait redoublé son courage, et il envisageait avec une confiance sans bornes l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Son ami Roozeman avait également retrouvé ses rêves séduisants, et souvent un sourire mystérieux venait éclore sur ses lèvres, quand son imagination faisait miroiter devant ses yeux la fortune qu'il espérait recueillir bientôt. Il se voyait déjà dans les mines, il y trouvait des blocs d'or en abondance ; il retournait dans sa patrie ; il assurait le bonheur de sa tendre mère ; il était devant l'autel à côté de Lucie, et il entendait la voix du prêtre qui disait : " Soyez unis au nom du Seigneur ! "

Donat Kwik avait repris sa première disposition d'esprit. Il se promenait des journées entières sur le pont, ou tenait compagnie aux deux amis et les amusait par ses reparties bouffonnes et par son insouciance. D'autres fois, il flânait dans l'entrepont, et y baragouinait le français, l'Anglais et l'Allemand avec tout le monde : on n'en comprenait qu'un mot par-ci par-là, et il faisait rire chacun par ses balourdises. Les Français le nommaient Jocrisse et les Allemands *Hauswurst* ; il répondait à ces noms, dont la signification lui était inconnue, avec autant de sérieux que si le curé l'eût baptisé ainsi à sa naissance.

Le *Jonas*, devait encore subir une rude épreuve : les passagers devaient voir encore une fois la mort s'élever entre eux et la terre promise de l'or ; — et cette fois, le danger devait être si menaçant, que tous ceux qui étaient à bord du *Jonas* allaient implorer la miséricorde céleste à deux genoux et les mains levées au ciel. Au cap Horn, ce point extrême de la quatrième partie du monde, ils furent assaillis par de longues et terribles tempêtes ; une nuit, ils se virent entourés dans l'obscurité par de formidables montagnes de glace, et les marins eux-mêmes, renonçant à tout espoir de délivrance, voulaient déjà mettre à flots les chaloupes pour abandonner le navire dans ce moment suprême. En vérité, le destin semblait avoir décidé la perte du *Jonas* ; mais, soit que le Seigneur eût pitié de ces créatures éperdues, soit que le sang-froid du capitaine sût éviter avec une merveilleuse habileté les montagnes de glace, les chercheurs d'or échappèrent cette fois encore au tombeau qui s'ouvrait devant eux. Ils arrivèrent enfin dans l'Océan Pacifique, entre Valparaiso et Taïti.

Il s'était écoulé près de cinq mois depuis le jour où ils avaient quitté Anvers et vogué sur l'Océan. Encore une quarantaine de jours favorables. et ils allaient mettre le pied sur le rivage du merveilleux pays, but suprême de leur désir et récompense de tous les maux soufferts. Après un si long voyage, l'ennui s'était emparé des passagers, jusqu'au moment où ils arrivèrent près du cap Horn, et avait jeté peu à peu l'apathie et le découragement dans les cœurs ; mais, maintenant qu'on se trouvait dans la mer même qui baignait les côtes de la Californie, les poitrines se dilatèrent, les têtes se relevèrent avec fierté et les yeux brillèrent d'espoir et d'impatience.

Pendant cette dernière partie du voyage, le repos ne fut troublé que par un seul événe-